

Jeune femme

De Léonor Serraille

Avec Lætitia Dosch, Nathalie Richard, Audrey Bonnet

France – 1er novembre 2017– 1h37

Caméra d'Or au Festival de Cannes 2017

Prix du Jury du Film Français Indépendant au

Champs-Élysées Film Festival 2017

Jeudi 1^{er} février 2018 21h00

Dimanche 4 11h00

Lundi 5 19h00



Vous êtes la réalisatrice et la scénariste du film, mais sans votre rôle principal Laetitia Dosch, cela ne serait pas le même film. Avez-vous créé ce personnage à deux ?

J'ai écrit le scénario toute seule, en ne pensant à aucune comédienne en particulier. C'est un scénario très détaillé, très écrit, très dialogué. En fait, je n'arrivais pas du tout à me dire qui va jouer le rôle. Et puis, j'ai été impressionnée sur internet par des petites vidéos de Laetitia dans des spectacles où l'on a l'impression que ce n'est jamais la même personne. Elle change beaucoup.

Pour le personnage, j'avais besoin d'un personnage comme ça, qui puisse avoir plein de couleurs différentes. On ne sait pas quel âge exact elle a, dans quel registre elle joue... Après, je savais que c'est une comédienne qui a une énergie bouillonnante, donc j'avais envie de la rencontrer. D'abord, j'ai écrit une petite lettre et ensuite j'ai été assez frappée par cette énergie. J'avais l'impression qu'elle ressemblait beaucoup, en féminin, à Patrick Dewaere, le comédien. Cela m'a émue, j'avais l'impression qu'ils avaient beaucoup de choses en commun. Et c'est devenu une évidence.

Après, on a beaucoup travaillé, pendant un mois et demi, avant le tournage. J'ai écrit des petites choses, elle a fait des propositions, par exemple cette coiffure à la Amy Winehouse, on a beaucoup repris le scénario... j'étais très heureuse de faire cela avec elle.

Votre traitement visuel de Paris est très original. Vous filmez beaucoup de lieux de passage, de transition, comme une gare, un pont, une chambre d'hôpital, un magasin Cash converter et même un « bar à culottes ». Quelle sorte de portrait avez-vous voulu dresser de ce Paris qui « a trop d'argent pour l'imagination ».

C'est une ville qui est à la fois fascinante, parce qu'il y a un mélange et beaucoup de choses très différentes, mais c'est aussi une ville très violente, parce qu'on se sent vite écartelé, entre les espaces, les codes et oui, il y a beaucoup d'argent dans certains quartiers, il y en a moins dans d'autres. Après, on avait envie de malmener un peu le personnage dans des espaces très contrastés et de voir comment elle s'en sortait dans ce Paris-là. Il y a aussi le métro qui est très important. C'est un décor intermédiaire où tout est possible ou alors rien du tout. C'est là où Paula cherche et attend et cela devient un peu son terrier.

J'avais envie de montrer un Paris très d'en ce moment, sans que ce soit carte postale. Au début, Paris est une ville que Paula n'aime pas. Petit à petit, elle s'y attache. La question derrière est : comment s'attacher à une ville ? Mon rapport à Paris est d'avoir travaillé dans des lieux que je trouvais à la fois plein de vie, parce qu'il y avait plein de filles comme moi qui y travaillaient. En même temps, ces lieux étaient durs, parce qu'on devait prendre des uniformes, se transformer pour des petits boulots, pour gagner très peu d'argent.

Paula est d'abord une femme larguée, puis paumée avant de partir à la conquête de sa propre vie et essayer de s'en sortir. Ce film, est-il maintenant aussi pour vous un nouveau départ ?

Cela donne de la confiance pour continuer. Cela donne envie de passer du temps avec d'autres personnages... C'est un tremplin pour la suite. Ça donne envie de reprendre l'écriture, d'y retourner, avec la même équipe.

Entretien réalisé par Siegfried Forster pour RFI à Cannes le 25-05-2017 - Extrait

Belle de jour

Solitude contemporaine

Il y a dans ce premier film, lauréat de la Caméra d'Or au dernier Festival de Cannes, une énergie et une fougue qui ne devraient pas laisser indifférent. Paula, jeune trentenaire, est de retour d'un séjour au Mexique. Le film s'ouvre sur l'exhortation désespérée et acharnée de Paula, qui demande à son ex compagnon, Joachim, un photographe à la mode, de lui ouvrir sa porte. À la fois insolite et brutale, la scène d'ouverture nous présente sans fard cette jeune femme, lamentablement lâchée par cet homme qu'elle a aimé et pour qui, comme elle le confiera plus tard à un infirmier, elle « était tout pour lui », puis « plus rien ». Sac sur le dos, et le chat de Joachim sous le bras, Paula va errer dans Paris et tenter de se reconstruire.

Cette déambulation devient rapidement le point de départ d'une série de rencontres, ponctuelles ou suivies, qui vont progressivement métamorphoser la jeune femme. Homme louche de soirée ou belle inconnue croisée dans une rame de métro, les rencontres structurent la trajectoire de Paula et vont devenir le moteur de son nouveau départ. À chaque fois, Paula change de visage, comme d'identité. Tour à tour sosie rouquine d'Amy Winehouse, étudiante, baby-sitteuse, ou amie d'enfance, Paula se raconte et se réinvente constamment. Et c'est dans ce jeu iconoclaste que le film surprend et tire son épingle, car ces multiples facettes sont autant de moments où Paula se fait elle-même violence et se confronte parfois à des exigences de normes.

L'on retiendra notamment la séquence de cet entretien d'embauche pour une marque de lingerie, filmé tel un interrogatoire de police, avec une voix hors-champ qui isole au centre du cadre Paula comme pour se moquer timidement de sa fantaisie et de son côté décalé. Avec ces entretiens déconcertants, le film de Léonor Serraille rappelle les tentatives infructueuses de l'héroïne de Sue perdue dans Manhattan (Amos Kollek) pour renouer avec le monde du travail et dans lequel de simples conversations suffisaient à lui rappeler toute la froideur d'une ville individualiste et souvent cruelle.

Actrice hors-norme

Bien que ces deux femmes partagent ce sentiment de solitude dans des villes anonymes, prêtent à les absorber et étouffer toutes entières, elles n'en restent pas moins filmées avec suffisamment de distance pour que le film ne tombe jamais dans le pathos ou dans toute forme de complaisance. Si le film de Léonor Serraille cède à de très rares moments à la facilité, c'est dans l'artificialité de certaines situations que l'on sent animées par une volonté de mettre en évidence un accomplissement, comme lors d'un affrontement violent avec Joachim. Malgré ce léger écart, le film continue de surprendre dans des détails de mise en scène simples mais astucieux, qui insufflent au film une légèreté et mettent en lumière une direction d'acteurs et une interprétation formidable.

Ces moments apportent une grâce touchante au film, à l'instar de cette séquence où Paula apprend son renvoi de la bouche de la petite dont elle a la charge, et cache son émotion à travers des coiffures et des attitudes décalées. Filmée sous toutes les coutures, à bras le corps et pas à pas sur un fil de reconstruction qui menace à tout moment de céder, Laetitia Dosch explose et épate dans un rôle qui flirte délibérément avec la frontière de l'improvisation. L'on ressort de la projection, revigoré, gagné par la combativité et l'originalité d'une jeune femme qui n'hésite pas à répondre à une annonce de rue pour chercher du réconfort, monter sur une chaise en pleine restaurant ou renifler des dessous en magasin. Une jeune femme que l'on n'oubliera pas de sitôt.

Ferhat Abbas pour kritikat.com le 31 octobre 2017

Prochaines séances : Lucky, Carré 35 du jeudi 8 au mardi 13 février 2018	Court métrage : PARMI LES SIRÈNES Marie Jardillier – Fiction – 11'46 Un film girly, punchy, funny, avec Cécile Cassel ! C'est décidé. Marion, trente ans va annoncer à ses amies qu'elle n'est plus célibataire. Elle est tombée amoureuse. Mais cette fois-ci : d'une fille.
---	---

Carte d'adhésion valable de septembre 2017 à août 2018
Adhérer, c'est soutenir l'association
Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ * * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :
Emboîné 6€ Normales 6,50€
(hors week-ends et jours fériés)